

SPACES OF THE EXILED: THE *HERE* AND THE *THERE* IN YING CHEN'S *LES LETTRES CHINOISES*

Eduard-Iustin Ungureanu, PhD Candidate, "Al. Ioan Cuza" University of Iași

Abstract: In her second novel, Les lettres chinoises, Ying Chen develops the problems raised by the exile and its cultural implications when the individual breaks the ties with their own country and decides to immigrate. In consequence, a territorial dichotomy emerges, each character of the novel being torn between two spaces: China, a hostile territory for those who want more than it's being given to them, and Canada, some kind of Promised Land for the social misfits. Relating to the two countries, the characters could be classified in two: the rootless, those who are driven by a "wandering instinct", and the deeply-rooted (to their culture and community) who seem to lack of the courage to leave their country. Given the circumstances, each and every one of them has their own vision on the "here" (which is always home) and on the "there" (the other country), two very different spaces which, in spite of everything, manage to coexist (more or less distorted) in the imaginary both of the immigrants and of the ones who never leave their country, but dream of a place of freedom.

Keywords: exile, spaces of the exiled, national identity, borrowed identity, clash of the cultures.

Dans les dernières décennies, la question de l'exil et de ses implications fait très souvent l'objet des débats littéraires dans les milieux francophones, avec une référence surtout au Canada (mais aussi à d'autres pays) où l'État lui-même a encouragé la valorisation des cultures étrangères ; par conséquent, une nouvelle classe d'écrivains est apparue de parmi les immigrants qui ont voulu faire connaître leurs expériences exiliques¹. Ce n'est pas donc étonnant que c'est sur le territoire canadien que la notion d'écrivains migrants² est apparue pour désigner ces écrivains exilés qui, empruntant la langue du pays d'accueil, ont donné naissance à des *récits migrants* « de la perte, du deuil, [de] l'errance, [du] pays réel comme [du] pays fantasmé, qui donnent à la thématique de l'exil [...] un timbre nouveau : Ici et là-bas »³. Cette dichotomie dominera non seulement les personnages caractérisés par une forte ambivalence, mais aussi le chronotope du roman.

C'est dans cette catégorie qu'on peut classer Ying Chen, écrivaine canadienne d'origine chinoise, dont nous allons analyser le deuxième roman, *Les lettres chinoises*. Nous essayerons de mettre en évidence la manière dont les personnages se rapportent aux espaces 1) qu'ils ont quittés et 2) qui les ont reçus, n'oubliant pas la thématique exilique inhérente.

1. L'exil et ses rapports avec l'espace

Nous vivons, comme Michel Foucault⁴ le remarque, dans l'époque de l'espace où la migration, même si elle existe depuis le commencement du monde, commence à être théorisée et à être perçue non seulement comme un mouvement démographique-géographique, mais

¹ Adjectif employé par Dominique Bourque pour désigner des choses qui ont rapport à l'exil dans l'*Introduction* de l'ouvrage *Femmes et exils*, Presses de l'Université Laval, Laval, 2010, p. 2.

² L'expression a été forgée par Robert Berrouët-Oriol dans « L'effet d'exil » in *Vice versa* no. 17, décembre 1986-janvier 1987, pp. 20-21.

³ Robert Berrouët-Oriol et Robert Fournier, *L'émergence des écritures migrantes et métisses au Québec* in « Québec studies », no. 14, 1992.

⁴ Michel Foucault, « Des espaces autres » in *Empan* no. 54, 2004/2, p. 12 : « L'époque actuelle serait plutôt l'époque de l'espace ».

comme un phénomène avec des implications dans tous les domaines : anthropologique, social, psychologique, philosophique, artistique, etc. De nos jours, l'espace du monde entier nous est devenu pratiquement accessible grâce aux moyens de transport et aux nouvelles technologies qui rompent la barrière spatiale. Dans ces circonstances, pour réussir à localiser un individu, Foucault parle de l'emplacement⁵ de l'humain, ce qui veut décrire la totalité des relations qu'il entretient avec les éléments qui avoisinent l'espace qu'il occupe ; autrement dit, comment l'individu se rapporte à l'environnement. Nous retrouvons la même idée chez Kenneth Meadwell, sauf qu'il l'appelle « *locus* de la spécificité identitaire »⁶ qu'il définit comme la l'ensemble des connexions que l'individu établit avec la variable espace-temps et les autres individus. Dans le contexte de la migration, l'emplacement du migrant comportera donc toute la palette d'attitudes résultant du clash des deux cultures qui coexistent dans son imaginaire : la culture du pays d'origine et celle du pays d'accueil.

Cet emplacement est le lieu de formation de son identité migrante suite à une séparation d'avec un lieu qui nous était cher, à un exil qui, selon Dominique Bourque et Nellie Hogikyan, peut être de plusieurs types⁷ : 1) direct ou indirect (le premier désigne l'exil d'une première génération, tandis que le second décrit le statut des enfants nés de cette première génération d'exilés) ; 2) volontaire ou non-volontaire ; 3) politique ou personnel. À cela nous pourrions ajouter la classification des migrants qu'Edward Said⁸ distingue : les exilés (qu'on a bannis d'un certain espace), les réfugiés (qui ont quitté un espace à cause d'une certaine circonstance politique), les expatriés (qui ont quitté le pays d'origine à cause d'une raison personnelle) et les émigrés (terme qui désigne tout immigrant). En tenant compte de ces types, nous pourrions faire un portrait de l'individu exilé, soit-il réel (l'écrivain migrant) ou imaginaire (les personnages sortant des écritures migrantes).

Migrer c'est gagner un nouvel espace en quittant un autre, c'est se déterritorialiser et se reterritorialiser⁹ au sens premier du mot. Ce processus est très complexe, surtout qu'il implique une grande quantité d'énergie émotionnelle. Tout court, être exilé c'est être loin d'un lieu où l'on désire être, c'est « fai[re] l'amour avec l'absence »¹⁰, comme dirait Kristeva ; ce manque produit un véritable clivage (non pas pathologique) dans la personnalité de l'individu en cause. Plusieurs écrivains exilés ressentent la rupture avec le pays d'origine comme un véritable trauma qui les habitera pour toujours : pour Nancy Huston l'exil est mutilation et culpabilité¹¹ ; Edward Said¹² le ressent de la même manière, sauf qu'il l'exprime plus violemment. La douleur

⁵ *Idem*, p. 13 : « L'emplacement est défini par les relations de voisinage entre points ou éléments ».

⁶ Kenneth Meadwell, *Narrativité et voix de l'altérité*, Les Éditions David, Ottawa, 2012, p. 15.

⁷ *Femmes et exils*, op. cit., p. 19.

⁸ Edward Said, *Reflections on Exile and Other Essays*, Granta Books, 2012, chapitre 17. Nous ne pouvons pas donner la page exacte, étant donné le fait que nous avons consulté le livre en format électronique (.epub).

⁹ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux*, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1980, p. 634 : « [la déterritorialisation] est le mouvement par lequel on quitte le territoire ». Dans le contexte de l'émigration, se reterritorialiser n'est pas revenir dans le pays quitté, mais trouver un autre espace où l'on peut « refaire territoire » qui devienne un « chez nous ».

¹⁰ Julia Kristeva, *Etrangers à nous-mêmes* (1988), Gallimard, coll. « folio essais », Paris, 2011, p. 21. Nous remarquons la mise ensemble de syntagmes qui s'opposent : « faire l'amour », qui implique un certain plaisir, et l'« absence », qui suppose le déplaisir. D'où le caractère ambivalent de l'exil.

¹¹ Nancy Huston, *Nord perdu*, Actes Sud, coll. « Babel », Arles, p. 22 : « L'exil c'est ça. Mutilation. Censure. Culpabilité ».

¹² *Reflections on Exile and Other Essays*, op. cit. : « [exile] is the unhealable rift forced between a human being and a native place, between the self and its true home: its essential sadness can never be surmounted. And while

est beaucoup plus affreuse au moment où l'individu se rend compte de la défamiliarisation (avec ce qui lui était proche) qu'il subit avec le passage du temps ; Milan Kundera décrit ce sentiment en utilisant le mot allemand *die Entfermdung* qui exprime « le processus durant lequel ce qui nous a été proche est devenu étranger »¹³. Cette douleur de l'aliénation, à l'époque de la globalisation, tend à devenir, comme l'un des personnages des *Lettres chinoises* le remarque, le nouveau mal du siècle¹⁴.

La reterritorialisation est accompagnée le plus souvent du contact avec une langue étrangère (langue cible) que le migrant doit acquérir pour pouvoir mieux s'adapter au nouvel espace. Cela peut lui donner beaucoup d'ennuis, surtout qu'il plonge dans un milieu où il se peut que personne ne connaisse sa langue maternelle. La langue cible opère un nouveau clivage et approfondit la rupture provoquée par la déterritorialisation proprement-dite. Apprendre la langue du pays d'accueil c'est accepter et intérioriser d'une certaine manière le nouvel espace et apprendre à percevoir le monde d'une manière autre¹⁵, de la manière de l'Autre, tandis que la langue maternelle, avec l'espace qui lui correspond, est marginalisée. La nouvelle langue rend l'exilé étranger à lui-même : si jusqu'ici il était étranger par rapport à l'espace extérieur et à ses habitants, à partir du moment de l'acquisition de la langue cible, qu'il est forcé de parler quotidiennement, il commence à s'aliéner de sa propre personnalité/identité forgée dans sa langue maternelle. De cela naîtra une « monstrueuse intimité »¹⁶, l'identité hybride, exilique du migrant qui mènera toujours une vie double, oscillant entre l'ici-maintenant du pays d'accueil (espace physique proprement-dit) et le là-bas-d'antan du pays quitté (espace du souvenir, de l'imaginaire).

Pour ce qui est de l'attitude du migrant envers l'espace qui le reçoit, l'exilé subit, au début, choc après choc car chaque culture a ses coutumes qui pourraient sembler étranges aux yeux de l'étranger, ce qui donne au pays d'accueil l'air d'un espace exotique (pris au sens étymologique du mot¹⁷) toujours présenté par rapport au pays d'origine. À propos de l'exotisme, Tzvetan Todorov le voit « moins une valorisation de l'autre qu'une critique de soi, et moins une description d'un réel qu'une formulation d'un idéal »¹⁸. Il considère que plus un peuple est éloigné d'un autre, plus il est exotique et les différences des deux cultures seront plus flagrantes.

En tenant compte de toutes ces considérations, dans ce qui suit, nous essayerons de faire une sorte de portrait de l'exilé, être d'appartenance plurielle, de l'em-placer, donc de mettre en évidence les relations que les personnages de Ying Chen entretiennent avec ce qui les environne (espaces, cultures, langues, individus) et, pourquoi pas, avec eux-mêmes.

it is true that literature and history contain heroic, romantic, glorious, even triumphant episodes in an exile's life, these are no more than efforts meant to overcome *the crippling sorrow of estrangement* » (nous soulignons).

¹³ Milan Kundera, *Les testaments trahis* (1993), Gallimard, coll. « folio », Paris, 2006, p. 114.

¹⁴ Ying Chen, *Les lettres chinoises* (1993), Actes Sud, coll. « Babel », Arles, 1998, p. 36 : « Le mal du pays est devenu le mal du siècle ». Toutes les références ultérieures au roman seront faites entre parenthèses avec l'abréviation LC suivie du numéro de la page.

¹⁵ Dans *Nord perdu*, Nancy Huston affirme qu'une langue est une « world view ». Donc, chaque langue à sa manière de percevoir et de représenter le monde.

¹⁶ Julia Kristeva, *L'avenir d'une révolte* (1998), Flammarion, coll. « champs essais », 2012, p. 67.

¹⁷ Du grec *exōtikos*, étranger.

¹⁸ Tzvetan Todorov, *Nous et les autres* (1989), Éditions du Seuil, Paris, 2001, p. 355.

2. Les espaces des (esprits) migrants dans *Les lettres chinoises*¹⁹

Les lettres chinoises est un roman épistolaire qui présente, d'une part, l'expérience exilique d'un Chinois au Canada, et, d'autre part, l'histoire d'un amour impossible. Yuan, jeune homme qui désire être libre et devenir maître de son destin, suffoqué par l'agglomération de la ville de Shanghai et par la vie en commun, décide de quitter la terre natale pour le Canada, pays « civilisé », où l'on a plus de possibilités de mener une vie décente. Il laisse derrière lui sa fiancée, Sassa, avec la promesse qu'il fera de son mieux pour faciliter son départ pour le Canada et le rejoindre.

2.1. Yuan. Dès sa première lettre, Yuan attaque le problème de l'exil. Même si la Chine ne lui a pas offert beaucoup, il éprouve une certaine douleur en la quittant, douleur qu'il ne retrouve pas chez Sassa qui souriait au moment de son départ. Par contre, la jeune femme considère le geste de son fiancé bien légitimé :

Ainsi, tu trouves normal que j'abandonne une terre qui m'a nourri, pauvrement, pendant une vingtaine d'années, pour un autre bout du monde inconnu. Tu m'as dit, même, que tu apprécies en moi cette espèce d'instinct vagabond. (LC, 9)

Même s'il était mécontent de sa vie en Chine, dans l'aéroport de Vancouver où il doit faire escale, donc dans un milieu totalement étranger, Yuan commence à s'ennuyer de son pays et éprouve le besoin d'y appartenir. Ce sentiment d'appartenance à un certain espace l'assure qu'il a encore une identité, qu'il a à quoi s'identifier dans ce lieu de transition qui met ensemble des gens de partout le monde et où il risque de se perdre dans la foule :

[...] c'est en quittant ce pays que j'apprends à le mieux aimer. [...] Pourtant, je pourrais dire que c'est aujourd'hui, bien plus qu'à d'autres moments de ma vie, que je ressens un profond besoin de reconnaître mon appartenance à mon pays. C'est important d'avoir un pays quand on voyage. (LC, 10)

Arrivé à Montréal, il en tombe amoureux, ébloui par l'exotisme des lumières. Il compare ce premier contact avec la ville avec le moment où Sassa l'avait regardé pour la première fois. C'est dans la description qu'il fait que le premier clash des cultures apparaît : « De splendides lumières de L'Amérique du Nord. *Des lumières qu'on ne trouve pas chez nous* » (LC, 11 ; nous soulignons). Le nouvel espace est déjà meilleur que celui qu'il vient de quitter. Quand même, Sassa répond à son enthousiasme avec une certaine réserve ; sous le masque de l'impartialité, elle lui reproche son choix d'être parti, qui lui semble une lubie :

Il me semble que tu as tes chances ici, dans ton pays. Tu as tes parents qui t'ont gâté, ta fiancée qui est prête à se jeter dans le fleuve Huang-Pu pour toi, ton poste de travail solide comme du fer, ton petit appartement presque gratuit. (LC, 13)

Sassa met en évidence que la Chine pourrait lui offrir la possibilité d'y mener une vie décente, mais, en même temps elle n'hésite pas de mentionner quelques aspects négatifs du pays

¹⁹ Nous avons mis entre parenthèses « esprits » parce que Sassa ne quitte jamais la Chine (donc elle n'est pas une exilée), mais elle manifeste une grande ouverture vers le nouveau et elle éprouve un grand sentiment d'aliénation dans son propre pays.

natal : la mauvaise qualité de l'eau, l'odeur insupportable des moyens de transport en commun et l'impossibilité d'avoir une vie personnelle à cause des voisins indiscrets.

La nouvelle vie que Yuan mène à Montréal est beaucoup plus qualitative que celle qu'il a fuie ; il se permet des luxes qui, dans son pays d'origine, lui étaient refusés, ce qui lui donne un sentiment de sécurité : « [...] je me sens plus que jamais à l'abri » (LC, 16), avoue-t-il. Maintenant il a la possibilité de prendre un bain dans son propre appartement et éviter ainsi les regards des autres hommes du bain public. Tout cela lui est bénéfique : « Je sens bon maintenant. Je redeviens frais. Je suis content de moi-même » (LC, 16), déclare-t-il. Il commence ainsi à « refaire territoire », à s'intégrer au nouvel espace en le transformant dans le « chez soi » tant désiré.

Ce qui rend le pays d'accueil si captivant c'est la promesse de la liberté. Si là-bas, la Chine, Yuan n'a pas eu la possibilité de choisir son travail (on lui avait offert un emploi après avoir fini ses études), au Canada, même si les lieux de travail sont aussi difficilement à trouver, Yuan est très enthousiasmé par le fait de pouvoir exercer sa liberté de choisir : « Je serais employé, discipliné, payé ou congédié. *J'ai choisi* de vivre tout cela ; je me sens donc presque libre » (LC, 21 ; nous soulignons). Cette liberté, il le ressent aussi en vivant dans un immeuble où il n'est plus agressé par ses voisins, car il n'en a pas. En revanche, il y a des locataires qui ne se mêlent plus de ses affaires et dont il n'est pas obligé de prendre part au spectacle de leur vie :

Tu sais comme je détestais mes voisins dans mon logement à Shanghai. Ma mère disait qu'un voisin est plus qu'un parent lointain car il te crée de petits ennuis qui remplaceraient de grands malheurs. Mais je n'arrivais pas à aimer ces voisins qui parlaient, hurlaient, riaient et pleuraient dans les escaliers. Je n'acceptais surtout pas qu'ils essaient de me faire vivre à leur façon. Maintenant, je suis libre, je pourrais presque tout faire chez moi. Personne ne me dérangerait. Je suis le seul responsable de moi-même. (LC, 34-35)

Cette soif de liberté découle d'une attitude propre aux « instincts vagabonds », à savoir leur habileté de s'arracher à leur pays, de couper leurs racines pour mieux s'adapter aux nouvelles situations. Décrit par Da Li²⁰ comme une « plante sans racines » (LC, 65), Yuan ne se considère pas un exilé, mais un « migrateur » ; il se compare avec les oiseaux qui quittent le territoire où ils sont nés et qui réussissent à se construire une nouvelle vie sans ressentir ni haine ni nostalgie pour le lieu qui ne leur offrait plus ce dont ils avaient besoin :

Pour moi, il s'agit plutôt d'une migration, la migration qu'on trouve à chaque époque de l'histoire humaine et chez toutes les autres espèces vivantes. Une migration nécessaire et pas trop douloureuse. [...] J'admire ces oiseaux qui voyagent à travers l'espace et le temps, construisant partout leurs nids pour chanter leurs chansons. Pour s'envoler, *il faut qu'ils sachent se déposséder*, surtout de leur origine. Ils ne considèrent pas leurs nids comme leur propriété ni comme leur raison d'être. Voilà pourquoi ils ne connaissent pas la nostalgie, ni n'éprouvent de rancune à l'endroit de leur nouveau pays. Au fond, *ils n'ont pas de pays, puisque leur cœur simple ne connaît pas les frontières*. Et ils sont heureux. (LC, 38-39 ; nous soulignons)

²⁰ Da Li, amie commune des deux protagonistes, elle aussi émigrante, tombe amoureuse d'un Chinois, qu'elle ne veut pas nommer, dont la fiancée est restée en Chine. Même si elle ne le dit jamais, le lecteur se rend compte qu'il s'agit de Yuan.

Le nid de ces oiseaux est un territoire de la non-appartenance²¹. En fait, c'est une sorte de *no man's land*, d'espace intermédiaire entre deux saisons qui favorise la perpétuation de l'espèce, donc un territoire de nécessité. Da Li complète la description de l'homme sans racines en reconnaissant que cet état a ses bénéfices, surtout si l'individu en cause est immigrant. Pour elle, les racines sont la source de la douleur et des partis pris. Elles figent l'individu en un lieu et ne le laissent pas à s'envoler :

En me coupant d'une racine, je risque d'en acquérir une autre. Or, je n'aime pas les racines. Je les trouve, les unes comme les autres laides, têtues, à l'origine des préjugés, coupables de conflits douloureux, destructeurs et vains. (LC, 64)

En dépit de tout cela, au moment où il a mal du pays, Yuan a la tendance d'oublier tous les défauts des lieux natals et tend à les idéaliser (comme il le fait avec le restaurant où, de temps en temps, il allait avec Sassa manger), ce qui le fait se rendre compte que l'origine, malgré tous ses manques, est à apprécier pour le simple fait d'y avoir mené sa vie :

Or, comment pouvons-nous apprécier le merveilleux sans être capable de vivre les banalités ? Le merveilleux étant une perle, le banal est son sable. Aurions-nous toujours besoin de nous éloigner du sable pour connaître la beauté de la perle ? (LC, 85)

Le nouvel espace vient avec une nouvelle culture que le jeune homme chinois présente parfois avec une certaine ironie. La description qu'il fait aux Canadiens qui vénèrent leurs chiens pour lesquels ils pourraient se sacrifier, tandis que dans la Chine on mange ces animaux, n'est pas pour critiquer, mais pour mettre en évidence les différences des deux pays. Une autre caractéristique des habitants de l'Amérique du Nord est le fait qu'ils n'ont pas le culte d'un « chez soi », qu'ils bougent et qu'ils déménagent constamment et, à cause de cela, ils n'ont pas de temps pour prendre des racines : « Ils mangent dans les restaurants, voyagent à l'étranger, changent d'emploi et déménagent à une fréquence surprenante. Ils feraient de meilleurs émigrants parce qu'ils aiment l'indépendance et la nouveauté » (LC, 59).

Même si Yuan s'habitue à sa nouvelle vie, c'est plus d'une fois qu'il passe des périodes pendant lesquelles il se sent orphelin (c'est de Da Li que nous connaissons ces détails). À propos de cet état d'âme, Edward Said remarque : « [...] exiles are always eccentrics who feel their difference [...] as a kind of orphanhood »²². Ce n'est pas donc une exagération ce que Kristeva constate, à savoir que les « proches d'autrefois [sont] enterrés dans une autre langue »²³ et, implicitement, comme nous l'avons déjà signalé, dans le pays où l'on parle l'autre langue. Mais, peu à peu, la reterritorialisation de Yuan se produit. D'un étranger, il devient une présence habituelle dans l'immeuble et dans la boutique du coin de la rue. Donc, il devient un habitant d'un certain espace, il commence à prendre des racines. Cette transformation est signalée par des détails apparemment insignifiants :

²¹ *Reflections on Exile and Other Essays*, op. cit. : « And just beyond the frontier between us and the outsiders in the perilous territory of not-belonging; this is to where in a primitive time peoples were banished, and where in the modern era immense aggregates of humanity loiter as refugees and displaced persons ».

²² *Idem*.

²³ *Étrangers à nous-mêmes*, op. cit., p. 36.

Je commence à rencontrer les habitants du bâtiment. Un couple habite l'appartement d'en face. [...] Leur chien a cessé de hurler à ma rencontre. [...] J'aime bien la boutique du coin de la rue. J'y vais une fois par semaine pour le journal, les billets d'autobus, les timbres... Et aussi pour la patronne. [...] Nous nous disons peu de mots. Un « Bonjour » ou « Il fait froid » suffit pour que je la trouve aimable. Une fois elle m'a demandé si j'étais d'origine vietnamienne ou chinoise. C'était extraordinaire. [...] Tu vois, mon logement bien ensoleillé, le chien du voisin qui n'a plus peur de moi, la boutique du quartier, tout cela commence déjà à m'attacher à cette ville. Quand notre vie quotidienne se déroule dans un endroit, cela suffit à le rendre unique à nos yeux. (LC, 58-59)

Yuan est fort impressionné par le pays d'accueil. L'enthousiasme ne le quitte jamais et il semble toujours optimiste ; on ne sait pas ce qu'il arrive avec lui après la rupture d'avec Sassa, mais il semble le candidat parfait pour une reterritorialisation réussie : il est ambitieux et il a un but précis – de s'adapter à un nouvel espace qui lui offre la possibilité d'être son propre maître, donc d'être libre.

2.2. Sassa. Par comparaison à son fiancé, Sassa représente l'individu bien enraciné qui, malgré le fait qu'il se sent étranger dans son propre pays, n'arrive pas à prendre son courage à deux mains et à quitter le pays natal. L'une des raisons pour lesquelles elle ne veut pas partir pour le Canada est le fait qu'elle se sent liée à la Chine par ses parents : « On ne voyage pas loin quand ses parents sont vivants », avoue-t-elle (LC, 28-29). La jeune femme considère qu'elle a un devoir envers ceux qui l'ont élevée. D'autant plus, elle a un devoir pour le pays qui offre à ses citoyens toutes sortes de facilités, surtout l'accès à l'enseignement gratuit. Ce n'est pas Sassa qui le dit, c'est sa mère, mais elle semble être d'accord avec : « Te prends-tu pour une héroïne à détester ainsi ton pays où tu poursuis toutes tes études gratuitement et pour qui tu n'as strictement rien fait » (LC, 62). Pour la jeune femme, avoir des racines c'est pouvoir vivre : « Les plantes sans racines ne vivent pas » (LC, 65) ; autrement dit, c'est avoir à qui s'identifier qu'on peut exister en tant qu'être humain. Dans son opinion, ne pas appartenir à quelqu'un ou à un espace c'est s'effacer, tandis que, pour Yuan cela signifie appartenir au monde entier et devenir un espace sans frontières. Selon Sassa, vivre dans un autre pays c'est donc tuer peu à peu son identité qui, qu'on le veuille ou non, est engloutie par une identité d'emprunt qui a le rôle de nous uniformiser :

On vagabonde sans cesse d'un endroit à l'autre. Et on va de plus en plus loin. On parle plusieurs langues, moins pour s'enrichir que pour s'effacer. On veut disparaître. Mais est-ce facile quand on est réduit à se déplacer en masse et qu'on a tendance à devenir une « majorité visible » ? (LC, 36)

Sassa résume la condition de l'homme contemporain, de l'homme globalisé dont la principale caractéristique est l'aliénation – de son peuple, de son pays, de sa culture ; il s'égare en fondant dans le *melting pot* qui est devenue la terre entière (par exemple, Yuan oublie une fête très importante célébrée dans sa culture, même s'il était lié affectivement de cet événement). À ce processus de déterritorialisation en masse, celle qui attaque le plus violemment l'intégrité de l'identité est la langue étrangère qui vient se superposer à l'imaginaire déjà formé de l'individu. Pour la jeune femme, la langue est un élément très important dont elle ne peut pas se débarrasser. Ses angoisses liées à une possible perte de la langue maternelle se manifestent au niveau du rêve : elle fait des cauchemars où elle oublie le chinois et personne de son pays ne la comprend plus à cause du fait qu'elle ne parle que le français.

La condition de Sassa est beaucoup plus difficilement à supporter par elle-même à cause du fait qu'elle ne réussit pas à s'em-placer dans son propre pays. Elle n'arrive à s'habituer ni à la

vie traditionnelle avec toutes les hiérarchies insurmontables, ni aux différentes coutumes de sa famille à cause du fait qu'elle ne connaît jamais son statut de circonstance :

Au fond, je me sens aussi déracinée que toi [Da Li], même si je reste encore sur cette terre où je suis née. J'ai toujours l'impression d'être en train de m'adapter à une société où je ne sais pas exactement si je suis « minorité » ou « majorité ». Je dois faire des efforts pour parvenir à réagir à peu près correctement devant mes parents, mes voisins, mes collègues, mes supérieurs... Je devine que, pour moi, cette adaptation est aussi difficile à Shanghai qu'à Montréal. Je suis née étrangère dans mon propre pays. (LC, 66)

La description de Sassa se plie sur l'une des définitions qu'Edward Said donne à l'exil : « [...] exile is a solitude experienced outside the group : the deprivations felt at not being with others in the communal habitation »²⁴. Peu à peu, elle s'éloigne de sa famille. Pour l'éviter, elle déambule dans les rues, revisitant les lieux qui lui rappellent les moments heureux qu'elle avait passés à côté de son fiancé aliéné par la distance d'entre eux.

Sassa est consciente qu'en quittant la Chine elle deviendra un « faux citoyen » (LC, 105), la cible des regards et des jugements de l'Autre qui est le « vrai citoyen » : « C'est affreux de vivre sous les regards quand on a déjà perdu toute fierté pour sa propre image, et pour son pays » (LC, 37). Mais elle ne le fera jamais à cause qu'elle tombera malade, interrompant ainsi la correspondance avec son fiancé.

3. Conclusions

A la fin de ce parcours il faut tirer quelques conclusions concernant 1) la manière dont Yuan et Sassa, les deux protagonistes du roman *Les lettres chinoises*, se rapportent aux deux espaces pris en compte (la Chine et le Canada) et 2) leur condition exilique.

Si nous prendrions en considération le fait que l'exil est un état discontinu²⁵, la forme du roman, c'est-à-dire les cinquante-six lettres, rend, dès le début, la condition exilique de ses personnages dont la vie est fragmentée entre l'ici et le là-bas, ces deux instances faisant référence soit au pays natal, soit au pays d'accueil, en fonction du personnage qui écrit la lettre.

En tenant compte de la classification que nous avons faite au début de cet article, Yuan est un expatrié qui subit un exil direct, volontaire et personnel, tandis que Sassa, en choisissant de rester chez elle, subit un exil intérieur et involontaire (au sens qu'elle voudrait s'habituer à la société traditionnelle chinoise, mais elle ne peut pas le faire). Étant donné le statut des deux, chacun se rapporte de manière différente aux espaces.

Pour Yuan, le Canada est une sorte de Terre promise où il peut jouir de sa liberté et où, en travaillant, il peut obtenir ce qui lui a manqué en Chine. Sa déterritorialisation est facile grâce au fait qu'il peut se détacher de ses racines ; de même pour sa reterritorialisation qui, malgré l'obstacle de la langue française et la nostalgie inhérente à la condition de l'exilé, évolue favorablement. Pour lui, l'exotisme du nouveau pays consiste dans toutes les facilités que le Canada offre par comparaison au pays natal. Nous pouvons remarquer un certain mouvement d'expansion dans l'espace : il prend des cours où il entre en contact avec toutes sortes de personnes, il interagit avec les étrangers. Donc il crée toutes sortes de liaisons pour réussir à s'implacer.

²⁴ *Reflections on Exile and Other Essays*, op. cit.

²⁵ *Idem*: "exile [...] is fundamentally a discontinuous state of being".

Quant à Sassa, elle est retenue en Chine à cause d'un devoir qu'elle ressent envers ses racines, mais aussi par un certain scepticisme à l'égard de des pays « civilisés ». Quand même, son incapacité de se plier aux règles de la société chinoise entraîne une intériorisation qui la rend de plus en plus isolée, de manière que nous avons l'impression que sa vie est réduite à ce qu'elle évoque dans ses lettres. Son isolement pourrait se traduire comme une sorte de déterritorialisation qu'elle essaie de compenser dans ses lettres où, par son plaidoyer pour la Chine, tâche de se reconstruire un « chez soi », de refaire territoire/se reterritorialiser dans son propre pays.

Pour conclure, l'exil est toujours personnel. Il est une expérience intime et totale qui met en jeu tous les aspects de la vie de l'homme et qui divise sa vie en deux, non seulement au niveau de l'espace-temps, (l'ici-maintenant et le là-bas-d'antan), mais aussi au niveau linguistique et culturel. Il laisse des traces qui, tôt ou tard, en dépit de nos efforts de les cacher, se manifestent par une nostalgie qui transformera le pays quitté dans un espace désirable mais inhabitable par la simple raison qu'il contient les causes qui nous ont déterminés à le quitter.

Acest articol este publicat ca urmare a cercetărilor efectuate în cadrul proiectului *Spațiul identitar în literatura francofonă contemporană*, Proiect Idei nr. 218/2011 cod PN-II-ID-PCE-2011-3-0617.

Bibliographie :

Livres

Bourque, Dominique et Hogikyan, Nellie, *Femmes et exils*, Presses de l'Université Laval, Laval, 2010.

Chen, Ying, *Les lettres chinoises* (1993), Actes Sud, coll. « Babel », Arles, 1998.

Deleuze, Gille et Guattari, Felix, *Mille plateaux*, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1980.

Huston, Nancy, *Nord perdu* (1999), Actes Sud, coll. « Babel », Arles, 2004.

Kristeva, Julia, *Etrangers à nous-mêmes* (1988), Gallimard, coll. « folio essais », Paris, 2011.

Kristeva, Julia, *L'avenir d'une révolte* (1998), Flammarion, coll. « champs essais », 2012.

Kundera, Milan, *Les testaments trahis* (1993), Gallimard, coll. « folio », Paris, 2006.

Meadwell, Kenneth, *Narrativité et voix de l'altérité*, Les Éditions David, Ottawa, 2012

Said, Edward, *Reflections on Exile and Other Essays*, Granta Books, 2012.

Todorov, Tzvetan, *Nous et les autres* (1989), Éditions du Seuil, Paris, 2001.

Articles

Berrouët-Oriol, Robert, « L'effet d'exil » in *Vice versa* no. 17, décembre 1986-janvier 1987.

Berrouët-Oriol, Robert et Fournier, Robert, *L'émergence des écritures migrantes et métisses au Québec* in « Québec studies », no. 14, 1992.

Foucault, Michel, « Des espaces autres » in *Empan* no. 54, 2004/2.